et l'autre courte et moins « personnelle » (p. 25). Il aurait vraisemblablement commencé par la plus détaillée pour en élaguer ensuite les digressions, regrouper ses idées avec plus de rigueur et fournir la version courte où le pronom personnel de la première personne aurait complètement disparu. Allant plus loin encore, l'auteur tente de retrouver des indices qui lui permettraient de regrouper les manuscrits en fonction des originaux disparus, dictés ou écrits par Ibn Ḥazm. Trois manuscrits appartiendraient ainsi au même groupe, avec des variantes dues à des fautes ou à des corrections de copiste. Les deux autres appartiendraient à deux « matrices » différentes l'une de l'autre mais relativement proches, et nettement distinctes de l'original du premier groupe.

L'auteur examine ensuite, mais trop brièvement pour un si vaste sujet (p. 34 à 38), la place du *Kitāb al-aḫlāq wal-siyar* dans la littérature d'*adab* et dans la longue tradition des livres de morale. De même, l'exposé des idées morales d'Ibn Ḥazm paraît un peu court, limité à « la présentation des vertus et des vices dans *Kitâb al-axlâq wa-s-siyar* en comparaison avec l'œuvre de Miskawayh » (p. 39 à 49). Certes, les notes riches et nombreuses (p. 58 à 101) qui expliquent le texte éclairent en effet la pensée d'Ibn Ḥazm, mais de manière ponctuelle et décousue, outre le fait qu'elles ne sont pas signalées dans l'édition arabe par des appels de notes. Il est regrettable qu'elles n'aient pas donné matière à un exposé synthétique, qui aurait dégagé la cohérence des idées et le code moral du penseur andalou, au lieu de cette longue suite d'annotations. Présentation d'autant plus maladroite que ces notes forment un chapitre intitulé « Remarques critiques », séparé du texte arabe par la bibliographie.

Le texte arabe édité renvoie pour la traduction à celle que j'ai donnée en 1961 (*Ibn Ḥazm. Epître morale*), avec certaines corrections souvent bien venues mais parfois difficilement compréhensibles, peut-être à cause de difficultés dans le maniement de la langue française (ainsi, par exemple, p. 91, note renvoyant à la p. 62 du texte arabe, l. 15-16). Il offre néanmoins aux chercheurs un texte précis, établi avec les variantes relevées sur les cinq manuscrits et indiquées en bas de pages. C'est là une contribution appréciable au mouvement d'édition de textes arabes classiques.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Federico CORRIENTE, *El cancionero hispano-árabe de Ibn Quzmān*. Madrid Editora Nacional, 1984, 11 × 18 cm., 368 p.

L'ouvrage comprend successivement une introduction (pp. 9-36), la traduction des 149 *zağal*-s du *Dīwān* (pp. 39-304), puis les notes (pp. 307-63). L'introduction retrace brièvement l'évolution du *muwaššaḥ* et du *zağal*, et brosse un tableau précis de la situation politique et sociale d'al-Andalus aux XI-XIIe s. Par contre, les notes auraient gagné à ne pas être d'un laconisme aussi spartiate.

L'A., renommé pour ses recherches et travaux linguistiques sur les dialectes andalous [1], s'est attaqué à la traduction du *Dīwān* d'Ibn Quzmān. Celui-ci était connu du monde scientifique

[1] *Grammatical sketch of the Spanish Arabic dialect bundle.* Madrid, 1977.

BCAI 3 (1986) F. Corriente: El cancionero hispano-árabe de Ibn Quzmān, recensé par P. Chalmeta
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

depuis l'édition facsimile de Gunzburg en 1896. Ensuite il y a eu celle de Nykl (1933), le *Todo Ben Quzman* de Garcia Gomez (1972) et, tout récemment, la *Gramática, métrica y texto del cancionero hispano-árabe de Aban Quzman* de F. Corriente, Madrid, I.H.A.C., 1980, 928 p. Fait bizarre, et pour le moins singulier, cette dernière n'a fait l'objet d'aucun compte rendu en Espagne. Silence corporatif unanime et d'autant plus surprenant que l'apparition du *T.B.Q.* avait été amplement commentée et diffusée, tant par les romanistes que par les arabisants ...

Cela dit, le *Dīwān* est un texte ardu, difficile, où s'entrecroisent divers problèmes. Pour ne parler que des plus polémiques : il y a la question de la métrique (romane?, arabe classique?, arabe classique sans *ʿarūḍ*?), celle de la langue (certains voient des emprunts romans à chaque ligne, face à ceux qui n'en acceptent point) et celle de la qualité poétique et de l'originalité-génialité-singularité de l'auteur. Il s'agit de sujets dont il vaut mieux ne souffler mot (comme de corde dans la maison d'un pendu), car il s'agit d'un champ de bataille, où il est impossible de s'aventurer sans risque de se faire écharper par les tirs croisés des deux factions rivales, tant les positions sont tranchées, irréductibles et, disons-le bien, viscérales et passionnelles.

Mais il est un autre aspect auquel on n'a pas, ou trop peu, fait attention : nous sommes devant un témoignage. Ce *Dīwān* hispano-arabe du XIIe s. reflète non seulement une langue, mais aussi, et surtout, une société. Il fait allusion à des institutions, à des normes, à des coutumes, à des valeurs et à des connaissances. Dans ce sens il peut, et doit, être utilisé pour retracer un contexte socio-économique. I.Q. semble même nous y inviter expressément. Une lecture, même hâtive et superficielle, révèle l'emploi très fréquent d'un vocabulaire, de clichés économiques. On y parle beaucoup de : souk, marchand, courtier, prix, cherté, écoulement facile, pénurie, abondance, poids et mesures, dettes, aval, quittance, etc. Notre auteur se meut et est imbu d'une mentalité marchande, celle de son époque. Il y avait aussi de multiples références au rang social, à l'honneur, à la dignité, à des groupes ou à des professions méprisées. On y voyait grouiller dans les rues de Cordoue des bouffons affublés de bonnets à clochettes, des poètes satiriques, des jongleurs qui mimaient des représentations, etc. Il est donc important pour l'historien des aspects socio-économiques d'al-Andalus de disposer là d'une base textuelle ferme sur laquelle s'appuyer pour tirer des conclusions.

Malheureusement, les experts en « Quzmanologie » n'en finissent pas de se mettre d'accord sur le texte. Et ceci pour des raisons qui tiennent plus à l'idéologie qu'à la linguistique. En effet, beaucoup, tels de nouveaux Procustes, lisent, corrigent, étirent, ou raccourcissent les mots et les vers, pour les obliger à se « plaquer » sur *leur* archétype, les faire coïncider exactement avec *leur* métrique. Incidemment si, de surcroît, on a choisi de s'imposer le carcan d'une traduction en « calque rythmique », ceci oblige non seulement à maintes acrobaties verbales mais aussi à de nombreuses « licences » vis-à-vis du texte. Les conséquences forcées sont alors celles décrites avec un humour acerbe par A. Jones dans son compte rendu [1].

[1] *JSS*, XXVII, 1982, 128-30. « Indeed, the one major edition of the work of Ibn Quzmān that has so far been published, Garcia Gomez's monumental *Todo Ben Quzman* (3 vols. Madrid, 1977), might be more aptly named *El cancionero de Don Emilio*, for with its romanised and heavily amended versions it gives us that scholar's view of the poems rather than an accurate and reasoned edition of the text ».

BCAI 3 (1986) F. Corriente: El cancionero hispano-árabe de Ibn Quzmān, recensé par P. Chalmeta
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

F. Corriente, avec *El cancionero hispano-árabe,* ne cherche nullement à « exécuter en virtuose sa propre partition » et se limite, tout bêtement, à vouloir donner « une traduction exacte, mais sans prétention poétique ni littéraire aucune ». Pour cela il se base sur sa propre édition arabe et transcription (la *Gramática, métrica* etc., citée plus haut), ainsi que sur plusieurs articles complémentaires [1].

F.C., tout en reconnaissant l'énorme somme de travail du *T.B.Q.,* et en acceptant le bien-fondé de nombre de ses lectures, se voit néanmoins obligé de corriger certaines erreurs. Ainsi, il faut donc rectifier : 17/7 où le poète ne parlait pas de « verger » mais faisait allusion à la fête du Nawruz; la « razzia de Qufay » 27/9 n'a jamais existé, c'est une mauvaise lecture « du butin / *fī fay'* »; 137/0 recouvrait 2 noms de gâteaux (*ǧuḏaba* et *qamḥ al-ḍayf*) et non « Il est arrivé, malheur à l'hôte! »; dans 100/3 il ne s'agit point de « flèche mortelle », mais d'accusation de meurtre / *tadmiyya;* 50/3 ne se référait pas à la « jeunesse d'I.Q. » mais à la *fitna;* 90/6 ne prouvait pas l'existence d'une hypothétique « société du mal » mais du Diable; 89/15 ne parlait pas de « billet doux » et dissimulait un transfert de dette / *ḥawala*; 23/3 escamotait la présence d'un « dīnār tari », monnaie sicilienne de diffusion méditerranéenne; dans 14/15 ce n'était pas le « chat qui glisse de l'étagère » mais « la souris qui choit et est aussitôt dévorée »; 39/5 ne contenait pas des « voleurs aux mains amputées » mais des « gens dignes de la croix aux mains enchaînées » et 67/9 ne jette pas en prison celui qui oserait rivaliser en savoir avec le *faqīh* Abū Yūnus b. Muġīṯ et se contente de « renvoyer [le marmiton] à tenir la queue de ses [casseroles] ».

L'obsession des romanismes à retrouver pouvait créer des mirages et transformer un Ibn al-Abrāš en bourse/*burša* 21/7; un [sabre] hindou devenait *macho* au lieu de « fourbi » 13/8; 22/11 ne parlait point de luth mais de « savoir dès l'hiver si les prix seraient bas ou chers »; 18/2 ne « brûlait » personne mais plaignait « celui qui doit tirer de ses fesses l'huile pour sa lampe »; 68/7 ne louait pas de « maison/*qaṣṣa* » mais déplorait n'avoir pas d'argent « pour se couper les cheveux ». On en arrivait même à lire 7/1 *láxšalo špolyáḏo miqdám ḏe kúra* en *bi-ḥašl, ešbāid, mandām ḏe ke mūra,* dont le sens n'était plus tout à fait le même ...

Peut-être doit-on aux exigences du « calque rythmique » de *T.B.Q.* que le « fraudeur » de 1/7 soit devenu « marchand », la « cherté » de 84/2 « pénurie », que le « centième » de 109/10 se soit gonflé en « dîme », et que, surpassant la fée de Cendrillon, le « raisin » de 23/3 ait été changé en « maisonnette » et les « grains » en « hétaïre » ce qui mettait la passe à un *miṯqal* ...

Tout en appréciant comme il se doit l'énorme travail du *T.B.Q.,* le linguiste, le romaniste et l'historien auront désormais intérêt à utiliser de préférence pour leurs travaux la *Gramática* (qui contient face à face texte arabe et transcription) et, subsidiairement, la traduction du *Cancionero hispano-arabe,* de F.C. Par contre, le lecteur qui chercherait la beauté littéraire, un rythme mélodique, une forme poétique, ou le bibliophile en quête d'une édition attrayante, devront continuer à faire leurs délices du *T.B.Q.* de Garcia Gomez.

Pedro CHALMETA
(Université de Madrid)

[1] « Notas de lexicologia hispano-árabe », *Vox Romanica,* XXXIX, 1980, 183-94; « Istidrākāt wa iqtirāḥāt ǧadīda ʿalā hāmiš Dīwān Ibn Quzmān », *Awrāq,* V-VI, 1983, 5-19.

BCAI 3 (1986) F. Corriente: El cancionero hispano-árabe de Ibn Quzmān, recensé par P. Chalmeta
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Micheline GALLEY, Abderrahman AYOUB, *Histoire des Beni Hilal et de ce qui leur advint dans leur marche vers l'ouest,* versions tunisiennes de la Geste hilalienne. Paris, Armand Colin, 1983. In-8° raisin, 254 p.

Lucienne SAADA, *La Geste hilalienne,* version de Bou Thadi (Tunisie). Paris, Gallimard, 1985. Petit in-8°, 396 p.

Dans une étude qui fit date et dans laquelle il témoignait d'un esprit remarquablement moderne et ouvert (*Littérature dialectale et renaissance arabe moderne,* 1932-1933), Jean Lecerf écrivait : « Nul doute qu'un avenir plus ou moins rapproché ne nous fasse assister à la publication globale de tout le trésor de la prose et de la poésie populaires lorsque la mode en sera venue » ... Il s'en faut de beaucoup que cette prédiction ne soit totalement accomplie. Mais il est incontestable que l'intérêt pour la littérature populaire arabe n'a cessé de croître, soutenu par l'intérêt général porté aux littératures orales des cultures du monde entier. Les remarquables corpus constitués par quelques grands savants arabisants de la fin du XIXe et des débuts du XXe siècle nourrissent les recherches actuelles de maints spécialistes des sciences humaines. De nouvelles quêtes sont entreprises pour recueillir, éditer, traduire des productions dont on craint qu'elles ne soient, sous l'effet de divers facteurs culturels et sociaux, amenées sinon à disparaître du moins à se transformer radicalement. La nécessité de les archiver fait l'unanimité des spécialistes, autochtones et étrangers.

Parmi les œuvres populaires, malgré le mépris dans lequel les tenaient les élites, celles que l'on nommait traditionnellement les romans de chevalerie semblent avoir été plus longues que la poésie, les contes, les proverbes ou les énigmes, à se constituer en objet de recherche privilégié. Le mélange de genres qu'elles offrent n'est peut-être pas étranger à ce retard. Mais depuis plusieurs années, des collectes nouvelles ont été entreprises, notamment en Haute Egypte et en Tunisie. Ce sont des corpus recueillis dans le sud et le centre de la Tunisie qui font l'objet des deux ouvrages cités ici. Procédant de techniques d'enquête et de méthodes de travail totalement opposées, ils sont néanmoins complémentaires et reflètent de la part des auteurs une commune et égale passion pour la geste hilalienne.

Mme Micheline Galley, en collaboration avec M. Abderrahman Ayoub, a su donner ses lettres de noblesse à un genre jusqu'alors méconnu. Elle contribue grandement à le consacrer comme une entreprise littéraire digne de figurer dans une collection de « classiques » tels que la tradition universitaire les a illustrés à des fins souvent pédagogiques. L'élégance de l'écriture et la qualité littéraire de la traduction sont les plus sûrs artisans de cette réussite. La traduction s'efforce de conserver un équilibre entre la fidélité au texte et le souci de restituer l'implicite au niveau tant formel que sémantique. On sent cependant très nettement la volonté de suggérer la cohérence et l'unicité de l'œuvre, volonté qui s'exprime par le biais de la traduction palliant en quelque sorte pour le lecteur l'extrême concision du texte. On devrait d'ailleurs une fois s'interroger sur ce que recouvre et implique la notion de « concision », si fréquemment invoquée quand il s'agit de l'arabe. Pour en revenir à notre propos, on nous précise, conformément à une leçon communément admise, « que l'hémistiche peut être, en effet, considéré comme une unité

BCAI 3 (1986) F. Corriente: El cancionero hispano-árabe de Ibn Quzmān, recensé par P. Chalmeta
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net